

**LE PROCÈS**  
D'UN  
**MARÉCHAL**  
**DE FRANCE,**  
**1815;**

**DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES;**

**PAR MM. FONTAN ET DUPEUTY.**

Non représenté au théâtre des Nouveautés,  
le samedi 22 octobre 1831,  
PAR DÉFENSE DE L'AUTORITÉ SUPÉRIEURE.

*Art. 7 de la Charte de 1830 : « Les Français ont le droit de publier et faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois : LA CENSURE NE PEUT JAMAIS ÊTRE RÉTABLIE. »*

**Deuxième tirage.**

**PARIS.**

**AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**  
**RUE VIVIENNE, N° 16.**  
**1831.**

132995-B

# PREMIER TABLEAU.

## PERSONNAGES.

---

Le maréchal NEY.	Desnoyer.
Un GÉNÉRAL.	Thénard.
M. BELLART, procureur-général.	Sallard.
Le comte de LANJUINAIS.	Montigny.
Le duc de RICHELIEU.	Casimir.
Le duc de WELLINGTON.	Dubourjal.
Le PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES PAIRS.	Masson.
Le SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE de la chambre des pairs.	Lacaze.
Le DÉFENSEUR du maréchal.	André.
Un VICOMTE.	Levassor.
Un BARON.	Bachelard.
Un OFFICIER DE GENDARMERIE.	Herbet.
Un HUISSIER du cabinet du roi.	Lecors.
Un OFFICIER DE VÉTÉRANS.	Oternod.
Un VÉTÉRAN.	Auguste.
Pairs de France.	} Personnages muets.
Un officier supérieur.	
La maréchale NEY.	M <sup>es</sup> Gautier.
Premier enfant du maréchal.	Massart.
Deuxième enfant du maréchal.	Riffaut.
Solliciteurs, dames, gendarmes, vétérans, bourgeois, peuple.	

# LE PROCÈS

D'UN

# MARÉCHAL

## DE FRANCE.

---

### PREMIER TABLEAU.

#### *Les Tuileries.*

Une antichambre à gauche, une porte d'entrée à droite; au troisième plan, la porte du cabinet du Roi. Table, chaises, banquettes.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

**LE BARON, SOLLICITEURS, DAMES, UN HUISSIER  
DU CABINET, puis LE VICOMTE.**

*(Au lever du rideau, les solliciteurs sont assis ou se promènent.)*

**L'HUISSIER, sortant du cabinet du roi.**

Tout le monde peut se retirer; sa majesté ne recevra plus aujourd'hui que les grandes entrées. *(Les solliciteurs sortent avec humeur.)*

LE BARON.

Sa majesté veut sans doute rester seule pour s'occuper des graves intérêts de l'état.

L'HUISSIER.

Sa majesté vient de se mettre à table.

LE VICOMTE, *qui vient d'entrer.*

C'est vrai, mon cher Baron, le roi daigne manger en cet instant; j'ai eu le bonheur de le voir, et de surprendre, à l'arrivée d'une superbe bécasse, un auguste sourire dont j'ai pu prendre au moins la moitié pour moi.

LE BARON.

Que vous êtes heureux d'avoir été reçu! Vous savez sans doute quelque chose?

LE VICOMTE.

L'esprit du roi est très-bon, pour nous autres pairs du royaume, et pour vous autres aussi, braves députés du côté droit... tout entier à l'émigration.

LE BARON.

On y vient donc enfin.

LE VICOMTE.

Il est question d'une loi d'indemnité.

LE BARON

Nous la ferons.

LE VICOMTE.

Oui, mais pas encore.

LE BARON.

On craint peut-être la chambre des pairs.

LE VICOMTE.

La chambre des pairs ne se refusera à rien ; mais la poire n'est pas encore mûre... C'est l'avis du duc de Wellington.

LE BARON.

Vous l'avez vu, ce cher duc ?

LE VICOMTE.

Il déjeune avec le roi, et sa majesté lui a dit devant moi : « Mon cher duc, après Dieu, c'est à vous que je dois mon trône ; et je vous prie d'accepter le bâton de maréchal de France. »

LE BARON.

Quelle délicatesse ! il n'y a qu'un Bourbon qui soit capable de ces traits-là.

LE VICOMTE.

A propos de maréchaux de France, que devient donc le procès du maréchal NEY ?

LE BARON.

Mais le conseil de guerre permanent de la première division militaire doit prononcer incessamment sur la question de compétence.

LE VICOMTE.

S'arrêter à de telles puérités, quand on connaît la volonté du roi !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHELIEU, BELLART.

BELLART, *au Duc, en entrant.*

Je vous dis, monsieur le Duc, que le choix des juges dans ce conseil de guerre est très-mauvais.

RICHELIEU.

Mais, mon cher Bellart, il fallait pourtant bien prendre des officiers de l'armée.

BELLART.

Bah ! . . . ils sont presque tous les anciens camarades de l'accusé... Tenez, j'en appelle à ces messieurs, quand on veut faire triompher la justice, il faut d'abord s'assurer de ses juges.

LE VICOMTE.

Certainement, certainement.

BELLART.

Vous verrez ce qu'ils feront..... Heureusement, j'ai tout prévu, et le projet que nous allons présenter au roi ne laissera aucun moyen de subterfuge au coupable.

RICHELIEU, *à l'huissier.*

Mon ami, annoncez-nous à sa majesté.

L'HUISSIER.

Monsieur le duc sait qu'il peut entrer à l'instant, comme premier ministre; mais l'étiquette prescrit un

délai de vingt minutes pour monsieur le procureur-général.

BELLART.

Mais, en cas d'urgence....

RICHELIEU.

C'est égal, mon cher, l'usage s'y oppose.

LE BARON.

L'étiquette avant tout.

LE VICOMTE.

Sans doute, sans doute; il ne faut pas perdre les bonnes doctrines.... Pas de concessions à la révolution. (*L'huissier est entré chez le roi.*) Si monsieur le procureur-général voulait le *Drapeau blanc* pour se distraire.

BELLART.

Excellent journal..... J'estime l'esprit, et surtout le caractère de son rédacteur principal..... Son affaire du Pecq lui a fait beaucoup d'honneur.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *en entrant.*

L'huissier du cabinet? (*Il cherche des yeux.*)

BELLART, *à part.*

C'est un général de l'empire; tenons-nous sur la réserve.

LE GÉNÉRAL.

Je ne le vois pas..... Messieurs, pourriez-vous me dire s'il est possible de parvenir jusqu'au roi?

BELLART.

Monsieur, nous attendons, nous..... Ainsi, une personne étrangère à la cour.....

LE GÉNÉRAL.

J'avoue que je ne suis pas courtisan, et je me garderai bien de vous disputer ce titre; mais le message dont on m'a chargé auprès du roi est important, et je désirerais le remplir moi-même, pour juger par mes yeux de l'impression que cette nouvelle produira sur sa majesté.

RICHELIEU.

Impossible, Monsieur.

LE VICOMTE.

Impossible, impossible.

(*L'huissier paraît dans le fond.*)

LE GÉNÉRAL.

Pourtant, si quelqu'un pouvait dire à sa majesté qu'il s'agit du grand procès.

BELLART, *vivement.*

En savez-vous quelque chose?

LE GÉNÉRAL.

Les débats ont duré beaucoup moins long-temps qu'on ne le présumait.

RICHELIEU.

C'est donc terminé?

LE GÉNÉRAL.

Oui, messieurs.

BELLART.

Et les juges ont prononcé?....

LE GÉNÉRAL.

Le conseil de guerre, composé des maréchaux Jourdan, Masséna, Augereau et Mortier, des généraux Gazan, Villate et Claparède, s'est déclaré incompetent, à la majorité de cinq voix contre deux.

BELLART, à Richelieu.

Je vous avais bien dit qu'il n'y en avait que deux de bons.

RICHELIEU.

C'est une trahison.

LE BARON.

Une infamie.

LE VICOMTE.

Un déni de justice.

BELLART.

Je prouverai que c'est une conspiration.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, je ne souffrirai pas qu'on calomnie devant moi de braves militaires, mes anciens compagnons d'armes.... Ils ont prononcé d'après leur conscience, et je désire que tous les organes de la justice

## 8 PROCÈS D'UN MARÉCHAL DE FRANCE.

ne consultent jamais que cette voix du cœur, qui ne laisse après elle ni remords, ni regrets.

BELLART.

Monsieur, je vous prie d'observer que vous parlez devant monsieur le président du conseil.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur de Richelieu ! ah ! j'en bénis le ciel... Monsieur le duc, on vous accorde généralement un caractère humain et généreux ; eh bien ! s'il est vrai que je ne puisse moi-même arriver jusqu'au roi, veuillez lui porter la nouvelle de cette première sentence si favorable à l'accusé ; l'avis de ces vieux militaires, honorés même de leurs ennemis, inspirera peut-être à sa majesté une résolution digne d'elle ; Ney sera sans doute rendu à la liberté, et c'est à vous qu'il la devra... Monsieur le duc, c'est un ami, un frère d'armes du brave des braves, qui vous supplie de ne pas rejeter sa demande.

RICHELIEU.

Général, j'excuse le zèle qui vous fait agir, mais il ne peut aller jusqu'à dicter des règles de conduite au premier ministre du roi de France.

LE GÉNÉRAL.

Et vous, monsieur ?

BELLART.

Je suis accusateur devant les cours de justice, et ne puis me constituer le défenseur d'un crime.

LE GÉNÉRAL.

Un crime... Mais le conseil de guerre n'a point traité le maréchal comme un criminel.

BELLART.

Le triomphe des factieux sera de courte durée ; car c'est non-seulement au nom du roi , au nom de la France , mais encore au nom de l'Europe , que nous demandons une réparation éclatante.

LE VICOMTE , *bas au baron.*

Certainement , ça fera plaisir à la sainte-alliance.

L'HUISSIER , *au fond.*

Monsieur le duc et monsieur le procureur-général peuvent entrer chez sa majesté.

BELLART , *au général.*

Monsieur , le roi saura la vérité , et vous connaîtrez bientôt sa réponse. (*Il sort avec le duc.*)

LE BARON , *au général.*

Croyez-moi , général , ne vous obstinez pas à vouloir entrer chez le roi. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL.

Tous contre lui !

LE VICOMTE.

Ah , dame ! nous ne sommes plus sous le sceptre de l'usurpateur. (*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, puis WELLINGTON.

LE GÉNÉRAL.

Non, nous ne sommes plus sous le règne de l'empereur... Je m'en aperçois; madame d'Hatzfeld a été plus heureuse que l'épouse de notre infortuné Labédoyère... Que vont-ils faire de Ney maintenant?... Peut-être le traduire devant une cour prévôtale... Ah! ils sont capables de tout... Ce Bellart a parlé de l'Europe... Serait-il vrai que les ambassadeurs étrangers!... oh! non, je ne puis le croire.

WELLINGTON, *sortant de chez le roi; à l'huissier.*

Mon ami, veuillez faire prévenir mes gens.

LE GÉNÉRAL.

Lord Wellington! il me connaît... Ne laissons pas échapper cette occasion.

WELLINGTON.

Quoi! vous ici, général; je croyais que vous ne veniez pas à la cour.

LE GÉNÉRAL.

Quand j'y venais, la France n'avait pas été envahie par l'étranger.

WELLINGTON.

Toujours fier!

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai pas perdu le droit de l'être ; mais si vous n'honorez de quelque estime, veuillez, milord, répondre à une question qui intéresse l'honneur des souverains alliés.

WELLINGTON.

Quoi donc ?

LE GÉNÉRAL.

Est-il vrai que les ambassadeurs des trois puissances pensent que la sécurité de l'Europe demande impérieusement la condamnation du malheureux maréchal Ney !

WELLINGTON.

Encore le maréchal Ney ?

LE GÉNÉRAL, *rétenant un mouvement.*

M. le duc, je vous supplie de répondre.

WELLINGTON.

Mais je vous assure que votre opposition va beaucoup trop loin dans ses conjectures..... Je ne crois pas qu'un tel désir ait jamais été exprimé par la diplomatie.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien donc, le droit des gens place le maréchal Ney sous la sauvegarde du traité du 3 juillet ; car la capitulation de Paris porte que nul ne pourra être inquiété ni recherché pour sa conduite ou ses opinions politiques.

WELLINGTON.

Dit-elle cela?

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai signé, et vous aussi milord.

WELLINGTON.

Général, je suis désespéré de ne pouvoir vous prêter mon appui; mais la convention du 3 juillet n'a pas été ratifiée par le roi de France.

LE GÉNÉRAL.

Il était de votre devoir, de votre honneur, de l'y contraindre, car ce n'est qu'à cette condition que nous avons rendu Paris.... Sans cette confiance que nous avons dans la foi des traités, nous nous serions ensevelis sous les ruines de la capitale, plutôt que d'abandonner nos braves frères d'armes à la hache des bourreaux de la restauration.

WELLINGTON.

Que voulez-vous! c'est malheureux, c'est bien malheureux; mais cet oubli, ce vice de forme nous ôte le pouvoir de nous immiscer en rien dans les actes du gouvernement de Louis XVIII.... Mais, pardon, l'on m'attend chez votre ministre de la marine.... La France construit beaucoup, beaucoup trop, et votre roi vient de m'autoriser à m'en plaindre. (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL,<sup>2</sup> puis RICHELIEU, BELLART.

LE GÉNÉRAL.

Pauvre France! naguères si belle et si glorieuse! maintenant si humiliée! Ah! quelque chose me dit là : « Un jour elle se relevera plus glorieuse et plus belle.... » Mais, mon ami, mon malheureux ami !..... Ah! le ministre et le procureur du roi.

BELLART.

Vous nous avez attendu, monsieur, tant mieux.

LE GÉNÉRAL.

Quelque nouvelle mesure serait-elle déjà arrêtée ?

RICHELIEU.

Général, nous ne pourrions que vous affliger.... Il vaut mieux que vous appreniez par d'autres....

LE GÉNÉRAL.

Je vous en supplie, faites cesser mon inquiétude.

BELLART.

Puisque vous le voulez, je vais vous donner connaissance des principaux articles d'une nouvelle ordonnance de sa majesté. (*Il lit.*) « La chambre des pairs » procédera sans délai au procès du maréchal Ney, accusé de haute trahison. »

LE GÉNÉRAL , à part.

La chambre des pairs !

BELLART , lisant.

« La présente ordonnance sera portée à la chambre  
« par nos ministres secrétaires-d'état et notre procu-  
« reur-général près notre cour royale de Paris. »

LE GÉNÉRAL , à part.

Lui !

BELLART , lisant.

« Que nous chargeons de soutenir l'accusation et  
« la discussion... Donné en notre château des Tuile-  
« ries, le onzième jour de novembre de l'an de grâce  
« 1815, et de notre règne le dix-huitième... » Je  
vous avais bien dit, monsieur, que la réponse du  
roi ne se ferait pas attendre.

UN CHAMBELLAN , en dehors.

Le roi !

PLUSIEURS VOIX.

Le roi ! le roi !

LE GÉNÉRAL.

Le roi ! Si je pouvais le voir, lui parler un instant.

RICHELIEU.

Demandez un jour d'audience ; mais aujourd'hui  
c'est impossible.

BELLART.

Sa majesté va monter en voiture pour aller faire une  
promenade jusqu'à Saint-Ouen.

RICHELIEU.

Venez-vous, Bellart ?

BELLART.

A la chambre des pairs ?

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

La chambre des pairs ! Bellart ! Il est perdu !

L'HUISSIER.

Le roi !

*(On voit passer la cour au fond. Le rideau tombe.)*

FIN DU PREMIER TABLEAU.

## DEUXIÈME TABLEAU.

---

# DEUXIÈME TABLEAU.

*La Chambre des Pairs.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

*La Chambre est retirée dans la salle du conseil.*

**BELLART**, *au banc des commissaires du Roi ;*

**HUISSIERS.**

**BELLART.**

Messieurs les pairs tardent bien à se décider. Le délai d'une heure qu'ils ont accordé à la défense est sur le point d'expirer... Je voudrais pourtant bien en finir...

## SCÈNE II.

**LES MÊMES, LANJUINAIS, LE GÉNÉRAL.**

Ils arrivent dans un état visible d'agitation.

**LANJUINAIS**, *avec colère.*

Il n'est pas possible de leur faire entendre raison.  
On dirait que c'est un parti pris.

LE GÉNÉRAL.

Que se passe-t-il donc ?

LANJUINAIS.

Est-ce que vous n'étiez pas dans la chambre du conseil , monsieur le Général ?

LE GÉNÉRAL.

Non... J'ai cru que la suspension de la séance n'avait pour but que de donner quelque repos aux défenseurs... Aurait-on délibéré ?

LANJUINAIS.

En ce moment même on décide s'il sera permis au maréchal d'invoquer la capitulation de Paris.

LE GÉNÉRAL.

C'est son droit.

LANJUINAIS.

Je l'ai pensé comme vous : j'ai élevé la voix en sa faveur ; mais je crains bien... Tenez , mon cher ami , je vous le dis avec douleur , ils feront tant que leur condamnation aura l'air d'une vengeance de parti. Il semble que chacun des témoins cités contre le pauvre maréchal obéisse à une impulsion étrangère..... Jusqu'au transfuge de Waterloo qui parle de fidélité!.... C'est un douloureux spectacle que ce procès !... La postérité n'y croira pas !

LE GÉNÉRAL.

Et ces souverains déloyaux qui d'une seule parole pourraient l'arracher à la mort , ils le laisseront fusiller!...

LANJUINAIS.

Ils ne lui pardonnent pas sa gloire. C'est l'armée française qu'ils veulent frapper dans son plus illustre général. La balle qui doit l'atteindre est adressée au cœur de la nation.

LE GÉNÉRAL, *montrant Bellart.*

Regardez cette figure patibulaire d'accusateur public..... Cet homme-là me fait frémir !

LANJUINAIS.

Il me rappelle Fouquier-Tinville. On croirait voir un oiseau de proie.

LE GÉNÉRAL,

C'est vrai : il y a des vautours qui ont le malheur de lui ressembler.

BELLART, *toujours à sa place.*

Ils tardent bien.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LANJUINAIS.

Mais sans doute la délibération est terminée, j'aperçois un de nos collègues.

LE VICOMTE. *Il entre comme un homme pressé.*

Huissier, prévenez, je vous prie, mon cocher de faire avancer ma voiture.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous partez, monsieur le vicomte?

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon cher, tous ces débats m'assomment.... j'ai un mal de tête.... et puis, je dîne chez Wellington.

LANJUINAIS, *avec ironie.*

Ah!... chez Wellington.

LE VICOMTE.

Vous concevez qu'il ne serait pas poli de manquer à une si honorable invitation....; mais je reviendrai pour la condamnation. (*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

Tous les pairs rentrent lentement un à un, sortant de la salle du conseil; le président se place sur son siège.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites revenir l'accusé..... (*Pause.*)

Le MARÉCHAL entre.

LE PRÉSIDENT.

La séance est reprise. Messieurs les défenseurs, continuez.

LE BARON, *bas à un autre pair placé près de lui.*

Nous prononcerons sans doute le jugement ce soir.

LE DÉFENSEUR, *se levant.*

Je crois avoir, dans la première partie de la défense, complètement justifié monsieur le maréchal Ney sur le fait de la préméditation dans le crime qui lui est imputé. Je crois avoir démontré jusqu'à la dernière évidence que le maréchal n'avait rien prévu, rien médité. (*Mouvement.*)

Dans toute sa conduite, dans toutes ses actions, il n'a eu d'autre objet en vue que la patrie; elle fut constamment l'objet de son culte sacré. Encore un coup, il faut attribuer exclusivement le fait reproché au maréchal, au désir ardent qu'il avait d'éviter que les Français répandissent le sang des Français... (*Mouvement.*)

D'ailleurs, messieurs, une transaction politique militait en faveur du maréchal, le traité du 3 juillet...

BELLART, *vivement.*

Je m'oppose formellement à ce que ce traité soit invoqué par la défense.

LE DÉFENSEUR, *vivement.*

Est-ce parce qu'il sauve l'accusé?

BELLART.

Il est nul aux yeux du roi.

LE DÉFENSEUR.

Il est valable aux yeux de la France.

BELLART, *au Président.*

Il est temps de faire cesser un pareil scandale.

## LE PRÉSIDENT.

En vertu du pouvoir discrétionnaire qui m'est attribué, j'aurais pu m'opposer à ce que les défenseurs développassent les moyens étrangers qu'ils voudraient invoquer; cependant j'ai consulté la chambre sur ce point, et à une grande majorité elle s'est rangée de mon opinion. J'interdis aux défenseurs de raisonner d'un traité auquel le roi n'a eu aucune participation, d'un traité qui est plus qu'étranger à sa majesté, puisque vingt-un jours plus tard, et en présence même des souverains alliés, elle a rendu son ordonnance du 24 juillet qui l'annule. J'engage donc les défenseurs à ne pas s'écarter des moyens qui n'ont aucun rapport avec le fait de l'accusation.

## LE DÉFENSEUR.

Nous avons trop de respect pour les décisions de la cour, pour nous permettre aucune réflexion sur l'arrêt qu'elle vient de rendre. L'observation que je veux faire maintenant ne se rapporte qu'au dernier traité, celui du 20 novembre, qu'il est assurément permis d'invoquer. En vertu de ce traité Sarrelouis, où est né le maréchal, ne fait plus partie de la France. (*Mouvement du maréchal.*) Ainsi...

LE MARÉCHAL, *se levant vivement et s'adressant à son avocat.*

Monsieur! monsieur! je ne veux pas me sauver par une lâcheté.... je suis Français!.. Je mourrai Français!... (*Se tournant vers les pairs.*) Jusqu'ici ma défense a paru libre; je m'aperçois qu'on l'entrave. Je remercie

mes généreux défenseurs de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils sont prêts à faire ; mais j'aime mieux n'être pas du tout défendu que de n'avoir qu'un simulacre de défense. Je suis accusé contre la foi des traités, et l'on ne veut pas que je les invoque.... Bien!... J'en appelle à l'Europe et à la postérité.

M. BELLART, *avec passion*

On a poussé jusqu'à la licence la liberté de la défense, et on ose se plaindre!... (*Murmures sur quelques bancs.*) Les commissaires du roi, quelles que soient les résolutions de M. le maréchal, s'en réfèrent à ce que vient de dire M. le président à la reprise de la séance.

LE MARÉCHAL.

Et moi je proteste de toute la force de mon indignation contre ce déni de justice !

LE PRÉSIDENT, *aux défenseurs.*

Continuez la défense en vous renfermant dans les faits.

LE MARÉCHAL, *à ses défenseurs.*

Je vous enjoins de ne pas parler, à moins qu'on ne vous permette de me défendre librement.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, vous compromettez votre cause.

LE MARÉCHAL.

Et vous, votre honneur, M. le président.

LE PRÉSIDENT.

Adressez-vous avec respect à la cour.

LE MARÉCHAL, *vivement.*

Ne me jugez donc pas sans m'entendre.

BELLART.

Puisque M. le maréchal veut clore les débats, nous ne ferons plus de notre côté de nouvelles observations, et nous terminerons par notre réquisitoire.

« Les commissaires du roi requièrent qu'il plaise à  
» la cour de déclarer Michel Ney, maréchal de France,  
» duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, coupable  
» d'avoir entretenu avec Bonaparte des intelligences à  
» l'effet de faciliter à lui et à ses bandes...

LE MARÉCHAL, *l'interrompant avec indignation.*

Ses bandes !.. Il n'y a donc plus de vieux soldats ici ?

LE PRÉSIDENT.

Maréchal, vous ne devez pas interrompre.

BELLART, *continuant.*

» D'avoir passé à l'ennemi avec une partie de ses  
» troupes ; d'avoir enfin commis une trahison envers  
» le roi et l'État ; d'avoir pris part à un complot dont  
» le but était de détruire et changer le gouvernement  
» et l'ordre de successibilité au trône.

» En conséquence, les commissaires du roi requièrent que Michel Ney soit condamné à la peine capitale. »

LE PRÉSIDENT.

Accusé, avez-vous quelque chose à dire ?

LE MARÉCHAL.

Un dernier mot. Vous me jugez quand tout est fini ; vous ne me tenez pas compte des circonstances terribles où je me trouvais ; car, je vous l'ai dit, le 14 il n'était plus temps de songer à la résistance. Bonaparte s'avancait à pas de géant ; les populations se pressaient autour de lui et l'accueillaient d'acclamations unanimes. On baisait l'aigle avec transport ; on saluait en pleurant le vieux drapeau de la république et de l'empire. Si j'ai trahi, la France entière avait trahi avant moi.

LE PRÉSIDENT, *aux huissiers.*

Faites retirer l'accusé, les témoins et l'audience.

*(Le Maréchal sort avec les défenseurs, les témoins et l'audience.)*

## SCÈNE V.

LES PAIRS.

LE PRÉSIDENT.

Je vais poser la première question :

« Le maréchal Ney a-t-il reçu des émissaires dans la nuit du 13 au 14 mars ? »

On va procéder à l'appel nominal.

*(Les pairs appelés se dirigent vers l'urne, où ils dé-*

*posent leur bulletin. On appelle successivement à haute voix les pairs suivans :) )*

Duc d'Uzès,

M. le marquis de Brezé,

M. le marquis de la Guiche,

M. le marquis d'Avaray,

Le comte de Lanjuinais.

LANJUINAIS, *de sa place.*

L'article 12 de la convention de Paris s'applique à l'accusé ou à personne ; on lui en refuse le bénéfice... Nous, comte de Lanjuinais, comte de Nicolai, marquis d'Aligre, duc de Broglie (1), nous déclarons que nous ne votons pas un assassinat !

*(Une vive agitation se manifeste. On continue l'appel nominal.)*

Le comte de Sémonville.

*(Le rideau tombe.)*

(1) Le duc de Broglie eut le courage de répondre NON sur toutes les questions.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

# TROISIÈME TABLEAU.

---

# TROISIÈME TABLEAU.

**Le Luxembourg.**

Intérieur de la prison; un lit sur un des côtés.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

**LE MARECHAL assis, SES DEUX DÉFENSEURS.**

Un moment de silence d'abord.

**LE DÉFENSEUR.**

Je vous le répète, M. le maréchal, j'augure bien d'un débat si long... vous avez dans la noble cour des amis dévoués...

**LE MARÉCHAL.**

Pas beaucoup.

**LE DÉFENSEUR.**

Vos frères d'armes?

**LE MARÉCHAL.**

Mes frères d'armes!... oui... peut-être... Grenier, Klein, Gouvion... ceux-là se souviendront du malheu-

reux Ney..... Les autres! (*avec un sourire amer*) il ne faut pas qu'ils se compromettent!

LE DÉFENSEUR.

Ce serait une lâcheté que l'histoire flétrirait....

LE MARÉCHAL.

Mon dieu, messieurs, au moment où vous vous bercez d'espérances, l'arrêt est sans doute rendu.

LE DÉFENSEUR.

Nous devons être appelés pour l'entendre... ; on viendra nous prévenir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER, DES GRENADIERS ROYAUX.

L'OFFICIER.

Messieurs les défenseurs, la chambre des pairs vous mande devant elle pour assister à la lecture du jugement. (*Tressaillement des défenseurs ; Ney est calme.*)

LE MARÉCHAL, *après un moment de silence.*

Allez, messieurs.

LE DÉFENSEUR.

Nous reviendrons.

LE MARÉCHAL.

Oui....je vous dirai adieu. (*Il leur serre la main avec affection. Ils sortent.*)

## SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, seul.

Adieu.... et pour toujours!... ils ont de l'espoir.... ils me le disent du moins.... c'est leur affaire.... Jusqu'à ce que le bandeau fatal soit placé sur les yeux du condamné, ils lui disent : Espère ! et telle est la faiblesse humaine, que nous avons besoin de les croire.... (*Vivement et avec véhémence :*) Où s'arrêtera donc cette rage de tuer qui les anime ? Quand clôra-t-on la liste des victimes ? Ce n'est pas assez du sang que nous avons répandu sur les champs de bataille.... il faut en verser les dernières gouttes sur l'échafaud. Pauvre Labédoyère, tu avais bien jugé ces gens-là ! (*Il tire de son sein une lettre, et l'ouvre lentement.*) C'est moi qui ai reçu tes dernières confidences. Tu avais prévu mon sort.... Cette lettre me fait mal, et je la relis sans cesse. (*Il lit, et s'arrête presque à chaque mot.*)

« On vient me chercher.... mes bourreaux sont là... »  
 » dix minutes encore, et mon cœur patriote aura »  
 » cessé de battre. Je demande une plume et de l'encre... »  
 » je vous écris... Fuyez, maréchal ! en France, mainte- »  
 » nant, on ne pardonne pas à la gloire.... ils vous as- »  
 » sassineront.... »

(*En pleurant.*) Brave jeune homme !... tu pensais en mourant à ton vieux général !... (*Il met la main sur ses yeux, se promène, et dit, après une pause :*) Je suis fatigué.... ces longs débats, cette torture de questions....

Je sens que quelques heures de sommeil me feraient du bien.... (*Il se jette sur son lit.*) Ils ne viendront que demain peut-être.... (*Il s'endort par degrés.*) Pauvre Labédoyère!... Et toi! là-bas à Sainte-Hélène, en ce moment peut-être, tu penses à moi, à celui que tu appelais le brave des braves..... Napoléon!... Napoléon!... (*Il répète encore quelques mots sans suite, et s'endort. En ce moment, on entend le bruit de la clef qui ouvre la porte du maréchal.*)

## SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL (*endormi*), LE SECRÉTAIRE ARCHIVISTE DE LA CHAMBRE, DEUX GRENADIERS ROYAUX, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Il dort! (*Il s'approche du lit.*) Monsieur le maréchal!  
(*Le touchant légèrement.*) Monsieur le Maréchal!

LE MARÉCHAL, *se levant en sursaut.*

Que me veut-on?... (*apercevant le secrétaire.*) Ah!  
c'est vous, M. le secrétaire.... déjà!...

LE SECRÉTAIRE.

Je suis désespéré d'avoir réveillé M. le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Ce n'est rien... je reprendrai mon sommeil après...  
Vous m'apportez l'arrêt de la noble cour. (*Le secrétaire fait un signe affirmatif.*) Je suis prêt à vous entendre ; lisez.

## LE SECRÉTAIRE.

« Vu par la chambre l'acte d'accusation dressé le  
 » 16 novembre dernier par les commissaires du roi,  
 » nommés par les ordonnances de sa majesté, des 11  
 » et 13 dudit mois, contre Michel Ney, maréchal  
 » de France, duc d'Elchingen... »

LE MARECHAL, *l'interrompant.*

Dites : Michel Ney, et un peu de poussière.

## LE SECRETAIRE.

« Vu l'ordonnance de prise de corps rendue le 17  
 » dudit mois de novembre contre ledit maréchal Ney ;  
 » Entendu : les témoins cités à la requête du mi-  
 » nistère public,  
 » Les témoins cités à la requête de l'accusé,  
 » Le ministère public en ses conclusions,  
 » Et les défenseurs de l'accusé en leurs plaidoiries,  
 » La chambre, après en avoir délibéré, attendu qu'il  
 » résulte de l'instruction et des débats que le maré-  
 » chal Ney est convaincu d'avoir, dans la nuit du 13 au  
 » 14 mars 1815, accueilli des émissaires de l'usurpa-  
 » teur ; d'avoir immédiatement donné l'ordre à ses  
 » troupes de se réunir à Bonaparte, et d'avoir lui-  
 » même, à leur tête, effectué cette réunion,  
 » Le déclare coupable des crimes prévus par les arti-  
 » cles 77, 87, 88 et 102 du Code pénal ;  
 » En conséquence, faisant application desdits ar-  
 » ticles,  
 » Condamne Michel Ney, maréchal de France, duc

» d'Elchingen, prince de la Moskowa, ex-pair de  
» France, à la peine de mort;

» Ordonne que l'exécution aura lieu à la diligence  
» des commissaires du roi. » (*La voix de l'archiviste  
est émue. Les deux grenadiers royaux essuient leurs  
larmes. Le maréchal est impassible.*)

LE MARECHAL.

C'est bien : vous pouvez vous retirer.

LE SECRETAIRE.

Ce n'est pas tout.

LE MARECHAL.

Quoi donc encore?

LE SECRETAIRE.

« Après le jugement, monsieur le procureur-géné-  
» ral a requis, et monsieur le président a prononcé que,  
» conformément à la loi du 24 ventôse an XII, le  
» condamné fût dégradé de la Légion-d'Honneur. »

LE MARECHAL, *d'une voix terrible.*

Dégradé!... (*Après une pause.*) C'est juste... (*Il  
arrache ses décorations.*) Portez-les au roi de France,  
et remerciez-le de ma part.

LE SECRETAIRE.

Si vous desirez voir madame la maréchale et vos  
enfants...

LE MARECHAL, *avec effusion.*

Oh! oui, monsieur; oui.... je désire bien vive-  
ment les voir.

LE SECRETAIRE.

Ils sont là !

LE MARECHAL.

J'espère que vous n'avez pas eu la barbarie de leur apprendre que je suis condamné ?

LE SECRETAIRE, *ému.*

Ah ! monsieur le maréchal . . .

LE MARECHAL, *lui serrant la main.*

Pardon, faites-les venir. (*Le secrétaire sort.*)

## SCÈNE V.

LE MARÉCHAL, LES GRENADIERS ROYAUX (au fond).

LE MARECHAL.

Ma femme!... mes enfans !... du courage ! il en faut.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARÉCHALE, SES DEUX ENFANS ;  
MADAME GAMOT, BELLE-SŒUR DU MARÉCHAL.

(*En entrant, madame la Maréchale va pour se précipiter dans les bras de son mari.... elle fait quelques pas, et tombe violemment sur le plancher.*)

LE MARECHAL, *courant à elle.*

(*Aux soldats*) Mes amis, aidez-moi à la secourir.

LES ENFANS, *penchés sur leur mère.*

Ma mère ! ma mère !

LE MARÉCHAL., *avec exaspération.*

Ils l'ont tuée.

UN GRENADIER ROYAL.

Pauvre femme ! ça me fait pleurer, moi !

MADAME GAMOT.

Silence ! elle ouvre les yeux.

LA MARECHALE, *soulevant sa tête avec effort, et passant la main sur son front.*

Où suis-je ? ... qui m'a conduite ici ?... (*Cherchant des yeux, et apercevant Ney.*) Ah ! (*Elle se jette dans ses bras.*) C'est lui ! c'est lui ! je ne le quitte plus !

LE MARÉCHAL.

Reviens à toi ; il nous reste encore de l'espoir.....

LA MARECHALE.

Aucun... je sais tout.

LE MARÉCHAL.

On t'a trompée.

LA MARECHALE.

Oh non !...

LE MARECHAL.

Parle plus bas, du moins... nos enfans t'entendraient.

## LA MARECHALE.

Les cruels!... ils n'ont pas voulu m'écouter... j'ai pourtant assiégé leur porte... je me suis traînée jusqu'à eux sur mes genoux en leur criant grâce!... grâce!...

## LE MARECHAL.

Je ne le voulais pas.

## LA MARECHALE.

Oh!... c'est qu'il y va du bonheur de toute ma vie... c'est qu'il ne me restera rien si je te perds. Prières, larmes, supplications, tout a été inutile... ce ne sont pas des hommes... ce sont des tigres!

## LE MARECHAL.

Du calme!... du calme!... N'empoisonne pas la douceur de mes derniers instans. Ton désespoir dissipera l'heureuse ignorance de nos enfans; tes cris les avertiront de mon danger, et je ne pourrai point les presser dans mes bras... j'ai à leur dire adieu aussi. Ne m'enlève pas la force qui m'est nécessaire pour ce cruel et doux moment.

LA MARECHALE, *avec effort.*

Oui... je me tairai... j'imposerai silence à ma douleur... je serai tranquille.

LE MARECHAL, *avec douceur.*

Nous nous quittons sur cette terre; mais nous nous reverrons là-haut. (*Il s'approche de ses enfans.*)

## UN DES ENFANS.

Mon père, ma tante m'a dit que tu allais quitter

cette vilaine chambre... Tu t'en viendras avec nous, n'est-ce pas ?

LE MARECHAL.

Oui, mes enfans.

L'ENFANT.

Bientôt ?

LE MARECHAL.

Bientôt ! (*Il s'assied, les place à ses côtés, les serre sur son cœur, et continue à voix presque basse :*)

Je sortirai d'ici, mes enfans, mais pour aller... ailleurs... où je serai mieux... Je serai éloigné de vous pour quelque temps... votre mère vous restera... Rendez-vous dignes des soins qu'elle vous prodigue... aimez-la bien... aimez-la comme vous m'aimez... aimez la France aussi, car la France est votre seconde mère. Quand vous serez grands, quand un cœur d'homme battra dans votre poitrine... souvenez-vous que vous portez un nom glorieux... oui... glorieux... On vous racontera ma vie... qu'elle vous serve d'exemple, car elle est pure ; et si votre patrie vous appelle, allez la défendre ; et... plus heureux que votre père... tâchez... de mourir sur un champ de bataille.

(*Ici la porte s'ouvre... On voit paraître le greffier et plusieurs officiers de grenadiers royaux.*)

LA MARECHALE, *poussant un cri.*

Mon Dieu ! les voilà !...

LE MARECHAL, *courant vivement à elle.*

Encore un sacrifice à nos enfans ! (*La Maréchale se*

*jette dans les bras de sa belle-sœur en sanglotant.) C'est fini! ( Il jette un dernier regard sur ses enfans, essuie une larme, et dit aux officiers : ) Je suis prêt; marchons!*

( TABLEAU GÉNÉRAL. La Maréchale sanglote, et court vers le Maréchal, qui s'arrête et la serre une dernière fois sur son cœur; puis il s'élançe d'un pas ferme, en faisant un geste impératif aux officiers. )

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

# QUATRIÈME TABLEAU.

---

## QUATRIÈME TABLEAU.

Une place près de l'Observatoire.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER DE GENDARMERIE, GENDARMES  
DÉGUIÉS, puis GENDARMES EN UNIFORME.

L'OFFICIER.

C'EST ici, messieurs ; mettez-vous là, contre ces arbres, vous surveillerez le public, et principalement les vétérans chargés de l'exécution : surtout, prenez bien garde qu'on ne soupçonne que vous êtes des gendarmes.

*(Arrive une escouade de gendarmes en uniforme. L'officier leur fait former un cordon.)*

Gendarmes, songez que vous êtes ici pour protéger la justice : le peuple ne nous aime pas, mais le gouvernement nous aime, et la preuve, c'est qu'il y aura une distribution en rentrant à la caserne. Vive le roi !

LES GENDARMES.

Vive le roi!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, *enveloppé dans un manteau*; puis BOURGEOIS ET GENS DU PEUPLE.

LE GÉNÉRAL, *à part*.

Déjà du monde; on ne m'a pas trompé, c'est ici l'endroit fatal.... Quel temps!... comme il est triste et sombre!... Il y a dix ans, presque au même jour, c'était le soleil d'Austerlitz!..... (*Il s'avance.*)

L'OFFICIER.

On ne passe pas, monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi?

L'OFFICIER.

C'est la consigne.... D'ailleurs, que venez-vous faire ici?

LE GÉNÉRAL, *montrant le peuple*.

J'y viens, comme tous ces braves gens, pour un dernier, un pénible adieu.

L'OFFICIER.

Ce n'est pas ici, c'est à la plaine de Grenelle.

LE GÉNÉRAL, *au peuple*.

N'en croyez rien, ce bruit a été répandu pour trom-

per les amis du maréchal, et enlever une dernière consolation à son malheur.

L'OFFICIER.

Alors, en arrière, et restez si vous voulez; mais vous ne le verrez pas, car on vient de m'assurer que le roi avait fait grâce.

LE GÉNÉRAL.

C'est une nouvelle imposture... Grâce! Non, mes amis, non... ils ont soif de son sang une seconde fois. Madame la maréchale s'est précipitée au-devant de la voiture du roi, en implorant sa clémence..... On l'a repoussée sans pitié, et l'épouse infortunée a pensé être foulée aux pieds des chevaux.

L'OFFICIER.

Monsieur, cessez de tenir des propos séditieux, ou je vous appréhende au corps.

LE GÉNÉRAL, *ouvrant son manteau.*

Osez donc mettre la main sur un maréchal de France!

L'OFFICIER, *à part.*

Un maréchal! pas de bruit... Je le dénoncerai.

(*Cris.*)

Le fiacre!.... le fiacre!.... Le voilà! le voilà!

LE GÉNÉRAL, *à lui-même.*

Sa dernière heure a donc sonné..... Oui, le voici.... Que de résignation, de courage!.... Oh! je ne puis retenir mes larmes.

L'OFFICIER ET LES GENDARMES.

En arrière! en arrière! (*Ils forment une haie qui retient tous les curieux et les spectateurs.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, UN OFFICIER SUPÉRIEUR,  
VÉTÉRANS.

Les vétérans vont se ranger en face du petit mur. Les gendarmes déguisés sont derrière eux. NEY est vêtu d'une redingote bleue, culotte courte, bas de soie noirs, souliers à boucles, chapeau rond: il entre à pas lents, et salue de côté et d'autre avec dignité.

LE GÉNÉRAL.

Il m'a vu! (*Il court vers lui.*) Ney, mon ami!...

LE MARECHAL.

Vous ici, mon vieux camarade!

(*L'officier supérieur empêche l'officier de gendarmerie de les séparer.*)

LE GÉNÉRAL.

N'étions-nous pas ensemble sur notre premier champ de bataille?

LE MARECHAL.

Je vous entends..... Je devais vous attendre ici.....

LE GÉNÉRAL, à voix basse.

J'ai des armes; dites un mot, et je tente un effort désespéré...

LE MARECHAL, *de même.*

Gardez-vous en bien... Ne donnez pas votre tête à ces gens-là... c'est assez d'une en un jour.

Cris confus en dehors, au loin.

LE GÉNÉRAL.

Quel est ce bruit ?... (*regardant en dehors*) Une ordonnance !... Si c'était seulement un sursis.

Un gendarme entre et remet une lettre à l'officier de gendarmerie ; tout le monde regarde avec inquiétude.

L'OFFICIER DE GENDARMERIE, *après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

En arrière tout le monde !

LE GÉNÉRAL.

Tout est perdu ! (*Il se jette dans les bras du maréchal.*)

L'OFFICIER, *bas à l'officier supérieur.*

On m'annonce que le peuple est détrompé, et qu'il accourt en masse par les boulevards. (*Les cris du dehors se rapprochent.*) Entendez-vous?... Il faut en finir.

LE MARECHAL.

Adieu, Général ; parlez souvent de moi à mes enfants.... (*Il salue de nouveau de la main le peuple. L'officier supérieur lui présente un mouchoir blanc ; il le repousse.*) Ignorez-vous, monsieur, que depuis vingt-cinq ans j'ai l'habitude de regarder en face la balle et le boulet ! (*Il va se placer en face des vétérans.*) Je proteste devant Dieu et devant les hommes de l'iniquité

de mon jugement... Vive la France! (*Il jette son chapeau à quelques pas de lui.*) Soldats, garde à vous! apprêtez armes! (*Les soldats restent immobiles; les cris redoublent en dehors.*) Vous hésitez... faites votre devoir.... (*Il s'approche d'un pas et pose la main sur son cœur.*) Hâtez-vous, et tirez là... joue... feu!... (*Les vétérans font feu, le maréchal tombe, et aussitôt après la détonation, arrive le peuple en grand nombre; il rompt la ligne des gendarmes, et le corps se trouve masqué.*)

LE GÉNÉRAL, *aux vétérans qui sont tous dans le plus grand abattement.*

Vous venez de tuer le plus intrépide de vos généraux.

UN VÉTÉRAN.

Ce n'est pas moi toujours! (*Il tire son coup de fusil en l'air.*)

Pendant ce temps, le corps du maréchal est mis sur une civière, et des soldats l'emportent à pas lents.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez un instant, un seul instant, qu'au moins je puisse voir une dernière fois ses restes inanimés. (*Il se jette sur une des mains du cadavre, et prononce les paroles suivantes auprès de la civière, un genou en terre.*) Adieu, mon ami, mon frère d'armes.... ta mort n'effacera pas ta vie.... L'histoire dira que tu fus le plus brave entre les braves; elle dira que ton courage a sauvé en Russie les débris de la grande-armée.... peut-être les fils de tes juges! Adieu, héros de la Mos-

kowa ; Brune et Labédoyère attendent là-haut ta grande ombre, et la postérité te réserve une place au Panthéon, à côté de Montebello! (*Se relevant :*) Et maintenant, laissez passer la justice de la chambre des pairs !...

Tableau général.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TABLEAU.